

de son intendant. Une de ses tantes *vieille douairière*, qui commençait à s'inquiéter sérieusement des tendances *roturières* de son cher neveu, le maria, et crut l'avoir sauvé. Malgré son antipathie bien prononcée contre les d'Orléans, elle fit solliciter pour le duc, et obtint une place dans le corps diplomatique. Et voilà notre inventeur, suivi de la jeune duchesse, lancé dans le tourbillon de la politique, et y apportant d'inviolables principes, des croyances austères et cette soif d'inconnu qui le suivait partout.

La route était semée d'écueils surtout pour un homme de cette trempe et de ce caractère. Il vit de près le mal qui rongait la société, et voulut se poser en réformateur. C'était un tort ; on le lui fit sentir, et il dut reprendre la vie de château avec sa tranquillité monotone. Ne pouvant réformer les hommes, il résolut de transformer la science agricole. Il entassait à ce sujet notes sur notes, compulsait les écrits les plus anciens, les ouvrages les plus modernes ; dressait des plans ; garnissait des infolio ; faisait construire des machines à vapeur ; se mettait en rapport avec les académies et les académiciens ; nourrissait une nuée de subalternes qui, en flattant ce qu'ils appelaient sa manie, savaient se rendre indispensables.

Voilà comment, au bout de dix ans, maître Survit, l'intendant, déclara au duc, qui d'abord ne le comprit pas, que le château et les terres étaient tellement grevés, qu'il ne trouvait plus un centime de crédit, et qu'il fallait vendre si l'on voulait éviter l'expropriation.

— Et cela, murmura le pauvre duc, au moment où mes fermes-modèles allaient donner les plus beaux résultats.

Force fut de se résigner.

La position liquidée, il ne restait que l'hôtel de la rue de Varennes, situé à Paris, évalué 350,000 francs et sur lequel était en partie reconnue la dot de la duchesse.

Le duc et sa femme résolurent d'aller vivre à Paris, de diminuer le train de leur maison, et de réparer, si c'était possible, par une sage économie, le désastre qui était venu les surprendre. Ils ne gardèrent qu'un vieux domestique, François, dont la famille n'avait jamais quitté celle du duc, la bonne de leur fille et une cuisinière.

Le duc avait promis de se corriger. Il ne fut pas plutôt installé dans son hôtel, qu'il enferma dans son cabinet, ne parut, comme par le passé, qu'à l'heure des repas, et continua ses laborieuses et patientes recherches. Sa femme qui, désormais, comprenait la position qui lui était faite, essaya d'être prudente et économe pour lui, elle s'inquiéta de tant d'assiduité et d'une préoccupation si grande. A ses questions, il répondait invariablement :

— Ma chère Alix, ne vous tourmentez point ; je veux que notre fille soit une des plus riches héritières de France. Je rachèterai le château et tout le reste, seulement, maître Survit sera chassé. Cet homme nous a trompés, chère.

Et sur ce, il rentrait dans son cabinet ou sortait pour aller à ce qu'il appelait ses affaires. La duchesse, élevée dans le respect profond de la famille, et la crainte de déplaire à son mari, essayait furtivement la larme qui débordait de sa paupière, et se réfugiait dans la prière comme dans un sanctuaire, où l'adversité ne pouvait l'atteindre.

II

UNE FEMME COMME ON EN VOIT TANT.

La duchesse de Valdepine était alors une femme de trente trois ou trente quatre ans. Blonde, petite et frêle, elle avait toujours l'air de chercher autour d'elle un appui. Elle était passée des bras de sa grand'mère aux pieds des autels, où, toute joyeuse et fière, elle avait prononcé, sans le comprendre, son premier, son unique serment : elle avait quinze ans. Son mari était devenu pour elle l'idéal du beau et du bon. Elle l'aima avec la naïveté de son âge ; s'inclina devant son intelligence, et vécut joyeusement des quelques sourires qu'il lui donnait et de l'atmosphère d'élégance dont il l'entourait. Il la traitait en enfant gâtée, et ne l'associa jamais à ses travaux, la fleur, disait-il, ne devant vivre que de caresses et de rayons.

Alix le laissait faire sans se préoccuper d'un avenir que nul ne lui avait appris à redouter ou à prévoir ; sans songer que le temps apporte souvent à tous ses contingent